

BERIT  
ELLINGSEN  
TRADUIT PAR FRANÇOIS BON

UNE  
VILLE  
VIDE

PUBLIE  MONDE



BERIT  
ELLINGSEN

UNE VILLE VIDE



Berit Ellingsen vit à Stavanger, en Norvège. Elle écrit des articles scientifiques en norvégien, mais écrit directement en anglais ses textes de fiction, et a publié de nombreuses nouvelles dans les meilleurs magazines et revues de littérature. *The empty City* a été publié en 2011 chez Jnana Press, USA. Dernier livre publié : *Beneath the liquid skin*, Queen Ferry Press, USA, 2012.



son site : [beritellingsen.com](http://beritellingsen.com)



Twitter : [@beritellingsen](https://twitter.com/beritellingsen)

NOTA : les deux chapitres hors numérotation sont des fragments inédits du livre original, réservés exclusivement à la version française.

© Berit Ellingsen pour le texte original.

© publie.net & François Bon pour la traduction française.

© Louise Imagine pour la photo de couverture.

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2013.

ISBN 978-2-8145-9711-2

**BERIT ELLINGSEN**

**UNE VILLE VIDE**

**TRADUCTION PAR FRANÇOIS BON**

**PUBLIE**  **MONDE**



PREMIÈRE PARTIE

# OUVRIR



## [1] DÉBUT D'ÉTÉ

**L**e bâtiment était haut de dix-huit étages, avec six faces égales, chacune présentant trois rangées de balcons bordés de verre brillant. C'était l'une des cinq tours construites sur ce qu'on avait regagné des marais au nord de la ville. Un lieu trop humide pour se développer, mais les techniques modernes de drainage et de construction avaient rendu possible la construction des tours, offrant à la ville un peu de l'espace dont elle manquait tant. Pour rendre plus attractifs les appartements hors de prix, on avait prolongé une des lignes de train jusqu'à elles. Chaque jour les trains transportaient les jeunes ayant réussi, et les pas si jeunes et ceux qui avaient moins réussi mais qui possédaient un appartement dans une des cinq tours.

Brandon Minamoto quitta la gare et prit le chemin qui menait aux tours en dents de peigne. Le reflet des éclairages violents et des surfaces métalliques de la gare disparut dans l'ombre du soir. Le chemin piéton serpentait parmi des lampes blanches, à col de cygne. Les insectes nocturnes quittaient les pelouses humides, attirés par la lumière artificielle. Le bruit de l'autoroute et de la ville n'était plus qu'un chant lointain dans l'humidité de l'air.



Il respirait l'odeur de l'herbe juste tondue dans le parc, se refermait aux relents d'échappements de l'autoroute, et à ceux de l'eau croupissante du marais qu'il longeait. Son corps était souple et flexible malgré la longue journée de travail, même ses épaules et son cou.

Des marches de granit sombre menaient aux portes de verre encastrées dans l'acier poli. Les parois du hall étaient de verre. Le sol était fait des mêmes dalles de granit qu'à l'extérieur. Le bâtiment l'admit d'un soupir.

Le hall était vide. Il n'y croisait des gens que lors des heures de presse du matin. Ses voisins lui semblaient falots et distants, comme de ne pas être réels. Les lampes encastrées dans le plafond illuminaient le hall d'un éclat doré. Les portes des quatre ascenseurs étaient ouvertes, le signal d'appel allumé en vert. Il n'aimait pas le bâillement avide de l'escalier et se détourna en passant devant. Il prit l'ascenseur le plus à gauche et appuya sur le bouton du dix-septième étage.

La porte de l'ascenseur s'ouvrait par un long couloir sur la face est de l'immeuble. Au sol une moquette bordeaux avec des motifs blancs et or. Les murs étaient rouges comme la moquette. Des puits de lumière en



verre blanc au plafond éclairaient largement le sol. Il suivit le couloir direction nord. Derrière les épais murs rouges, des corps dormaient, rêvaient. Il trouvait cette sensation très inconfortable. Il avait placé son propre lit contre le mur extérieur plutôt qu'au long de celui du couloir.

À l'automne dernier, il avait traversé à pied la montagne au nord de la ville. Ç'avait été comme si la pierre et le ciel l'avaient pris en charge. Le soleil lui chauffait le dos, et les herbes raides de la montagne crissaient quand il avançait, comme de savoir qu'il était là et qu'elles appréciaient sa présence. Cette familiarité et cette compréhension des murs lui manquaient, chez lui. Mais les vitres closes et le béton ne pouvaient lui fournir ce qu'il souhaitait, alors il restait là, avec ce dégoût de ceux-là, qui rêvaient trop près.



## [2] L'EXTRÉMISTE

Il sortit la carte magnétique de son étui et inséra le rectangle de plastique dans la fente de la porte. La serrure s'ouvrit. Avant de pousser la poignée, il regarda à travers l'œilleton pour voir à quoi ressemblait l'appartement quand il n'y était pas.

À travers la petite lentille, ne lui étaient perceptibles que les spots lumineux qui surplombaient le plan de travail de la cuisine. Le mur côté nord de l'appartement était une grande porte-fenêtre à porte glissante qui donnait sur le balcon, avec vue panoramique sur l'étang et les zones résidentielles. Mais comme le trou noir au centre de sa galaxie, l'œilleton comprimait tout dans un espace minuscule dont la lumière ne pouvait ressortir. Quand cette pensée le traversa, il sourit.

Il entra dans l'appartement trou noir, ferma et verrouilla la porte. Parfois il rêvait que la porte était trop petite pour son cadre, l'empêchant de refermer les serrures, en dépit de ses tentatives pour les verrouiller. Ces rêves le faisaient se réveiller en sueur. Il marchait sur le tapis de laine marron tissé à la main qu'il avait acheté pour le petit vestibule. Fidèle à des habitudes d'enfance, il défit ses chaussures et les



posa au pied du portemanteau. Puis il y suspendit sa veste.

La chaude obscurité de son appartement lui semblait aussi agréable que la nuit dehors. Elle était tranquille. Les chats devaient être endormis sur le lit. Il desserra sa cravate et alla jusqu'à la salle des bains se laver les mains de la ville. Les carrelages bleu iridescent, jaunes ou dorés de la pièce réfléchissaient la faible lumière du vestibule. Les éclats ainsi colorés faisaient la pièce plus grande qu'elle n'était.

L'évier était une conque arrondie d'acrylique marron et vert, fabriqué pour ressembler à de la céramique naturelle. Le mélange des couleurs terre et la courbe douce lui rappelaient les bols faits main du pays de son père. Cela correspondait à son idée d'une élégance discrète et usagée, et son choix de prendre les éléments les plus chers. Mais il n'aurait jamais admis cela devant son père, ni quiconque d'autre.

Cela fait, il se sécha les mains à la plus petite serviette de l'étendoir. L'étoffe épaisse émit son bruissement dans le silence. Dans le miroir, il découvrait son ombre, haute et mince. Il n'avait pas l'impression d'obéir à des routines, c'était plutôt comme un entraînement.



Il retira la grande serviette de l'étendoir chauffant et sortit.

Ces derniers mois, il avait voulu se revendiquer d'un extrémisme, le besoin de savoir jusqu'où il pouvait s'em-mener lui-même. Le temps qu'il pouvait travailler ? Le temps qu'il pouvait tenir sans manger ? Sans dormir ? À quelle vitesse pouvait-il courir ? Il s'était isolé parce que cela prenait du temps de travailler autant, courir autant, perdre le sommeil à ce point. Aucun de ses amis n'avait voulu se joindre à ses expérimentations. Mais à lui, ce schéma d'un défi mental et physique restait familier, même réconfortant. Et quand il était parvenu à la limite de l'épuisement, il dormait ce qui lui semblait des jours ; comme Endymion, le dormeur éternel. Le sureffort était sa conjuration de l'ennui.

« Tu en arriveras à te faire du mal », lui avait répondu son frère Katsuhiko, quand il lui avait parlé de son nouveau projet.

« On fera des explorations ensemble, lui avait dit sa cousine Beanie. Je connais des endroits vraiment à risque sous la ville. Ce serait un bon exercice d'aller jusqu'au bout et d'en ressortir.

— D'accord » il avait répondu, narquois.

« C'est quoi la raison, et qu'est-ce qui est détraqué chez toi ? avait demandé Michaël.

— Tout, mon pote, tout », il avait répondu.

Il s'enferma dans la pièce de gymnastique vide avec la piscine, à l'étage supérieur. Tous les habitants de la tour pouvaient utiliser la salle de gym pour une petite contribution mensuelle, bien plus modeste que l'abonnement aux clubs de *fitness* du centre-ville. Et il en faisait bon usage. Épargner était un principe dont il ne pouvait s'empêcher. Une bonne partie de son salaire passait dans l'appartement. Mais il se consolait avec un proverbe du pays de ses ancêtres paternels : « Un guerrier doit feindre la santé même du fond de la famine. » Amusant qu'il n'y ait rien d'équivalent du côté de mes ancêtres maternels, pensait-il.

Sous la coupole d'acier et de verre, la surface de la piscine de vingt-cinq mètres ondulait doucement, avec vue panoramique sur l'étang. Au loin, l'échangeur de l'autoroute s'incurvait sur lui-même, et les marécages brillaient faiblement dans le reflet de la ville.

Il se déshabilla sur le bord de la piscine. Avec les lumières éteintes, il lui semblait être grimpé jusqu'au



sommet du toit. Il imagina la cascade de métal et d'éclats de verre qui se produirait s'il passait à travers le mur. Au lieu de cela, il se retourna et plongea dans l'eau froide.



### [3] LE MONDE PRIMAIRE

**L**e fond, petit côté du bassin, était à deux mètres. Son plongeon l'amena le long de la ligne de carrelage bleue. Il gardait son corps droit mais détendu, pour accomplir le maximum de distance qui lui serait possible. Quand il ralentit, il fit un battement d'un bras, et laissa l'autre libre le long de son corps, comme il l'avait appris dans l'entraînement spécial. À la moitié de la piscine, c'était profond de 4 m50, et l'eau devenait sombre comme l'océan. Il fit une nouvelle brasse et garda le bras tendu, prêt pour la prochaine brasse. Cela l'amena jusqu'au bout du bassin, alors il prit le virage d'une forte poussée sur le rebord.

Deux autres brasses lentes toujours en apnée le ramenèrent sur le petit côté. Ses yeux, ses poumons, ses bras et ses jambes lui brûlaient, mais il n'en avait pas eu assez. Il tourna et commença une troisième longueur. Il se concentrait sur l'eau calme, sur la profondeur du ciel de nuit, qui le veillait à travers le plafond. Il toussa de la gorge plusieurs fois alors qu'il réclamait de l'air, mais sans avaler d'eau. Finalement, il atteignit le mur de la piscine, remonta à la surface et reprit sa respiration.



Les étoiles brillèrent au-dessus. Il se détendit et fit la planche. Les rides à la surface rejoignaient languissamment les bords de la piscine, puis disparaissaient. Une seule personne ne pouvait pas perturber beaucoup la large réserve d'eau. Il tourna la tête d'un côté puis de l'autre pour regarder le ciel depuis la périphérie rétinienne si sensible à la lumière. Il pouvait voir l'épaisse colonne d'étoiles tombant du firmament, le centre de la galaxie, la Voie lactée.

La vue lui rappelait une histoire qu'il avait lue, à propos d'un homme échoué sur l'océan extra-terrestre d'une planète inconnue. Une planète sensible et bienveillante. Au bout d'un certain temps, l'homme réalisa que la planète avait conscience de lui et le gardait en vie. À la fin, le protagoniste laissait la planète le transformer en une de ses créatures marines, et qu'il puisse vivre ici pour toujours.

Il continua, compta soixante-quinze brasses à la surface jusqu'à ce qu'il se sente douloureux et haletant. Puis il flotta longtemps sous les étoiles. Quand il fut remis de son effort, il prit une profonde respiration, descendit au fond de la piscine et regarda les étoiles



à travers l'eau remplie de nuit. Il se sentit fatigué et ferma les yeux.

Il vit la tour et le pays comme si cela avait été cent mille ans en arrière. Le pays était un marais ininterrompu, avec une végétation luxuriante et des arbres dépourvus de feuilles. Un mince torrent descendu des montagnes apportait son eau fraîche dans une large embouchure.

Dans l'eau du climat chaud, des oiseaux à longues pattes, des oiseaux de proie, que chassaient des caïmans et des serpents. La surface verte dissimulait les poissons, batraciens, crustacés et insectes. Le marais grouillait d'une vie qui se mangeait elle-même et renaissait sous d'autres formes à chaque seconde. L'air était brûlant et sentait l'humidité, les plantes pourrissantes et moisies. Une fine brume envahissait le delta. Le soleil était un disque rose qui illuminait les eaux immobiles et les arbres à l'attente d'une lumière douce et blanche.



## [4] LE TROISIÈME RAIL

**L**e téléphone sonna. Non, ce n'était pas la sonnerie du téléphone, ça devait être la porte. Qui cela pouvait être à une telle heure ?

« Ne me dis pas que tu as oublié notre rendez-vous ! »

La voix de Beanie résonnait dans l'interphone avec des craquements épais. Il vint jusqu'à la porte, mais dans l'odeur du sommeil, et à cela il savait être juste sorti de son lit.

« Un moment », grommela-t-il et il appuya sur le bouton de l'interphone.

Beanie (une abréviation de Beatrice) sortit par le couloir. Elle avait vingt-quatre ans, était la jeune sœur de Michaël et une amie depuis l'enfance. Elle connaissait la ville bien mieux que lui.

« Alors je t'ai réveillé ? », demanda Beanie, avec une moue grinçante. Il n'était vêtu que d'un caleçon. Il se couvrit les yeux de la main.

« Il est quelle heure ? Il lui semblait avoir dormi des jours.

— Trois heures et demie, dit Beanie. Samedi après-midi. » Ses yeux s'amusaient.



Il répondit sur le même ton : « Oh, merci », et lui lança une pastille de vitamine C qu'il prit dans une soucoupe sous le miroir, elle l'attrapa avec la bouche.

« Où est-ce qu'on va ? demanda-t-il, sachant par avance la réponse.

— On descend. Là où les morts reposent. »

Il rit et entra dans la chambre pour s'habiller. La batterie de son appareil-photo était à plat, il avait oublié de la recharger depuis leur dernière expédition.

Ils descendirent avec l'ascenseur jusqu'au parking, debout dans l'éclairage violent des LED insérées dans le plafond. Il se pencha sur Beanie, elle le regardait.

« Ça te fait peur ? il demanda.

— Bien sûr que non », maugréa-t-elle.

Ils descendirent en silence. La porte de l'ascenseur s'ouvrit à un air aux relents d'essence. Il recula de son emplacement de parking, prit la rampe de sortie et quitta le parking. Une légère brume assombrissait l'étang, le cimetière et la ville, ne laissant filtrer du soleil qu'un disque rose.

« Quel drôle de ciel, dit Beanie.

— Tu l'aimes ? » demanda-t-il.

Elle hésita.



« C'est étrange, mais beau. Oui, je l'aime. »

Il sourit. Ils restèrent silencieux dans leurs sièges pour le reste du trajet, tandis que le paysage les accompagnait. Il était quatre heures du soir, mais le soleil encore haut sur l'horizon.

Beanie le conduisit à une des gares de la ville. Le samedi après-midi c'était calme, pas de bousculade, mais les quais étaient bondés. Ils prirent l'escalator qui descendait.

« Tu es sûre que c'est le bon endroit ? », demanda-t-il, pris dans les gens au-dessus et en dessous d'eux. Tant de têtes, et autant de couleurs, des noirs, marron, rouges, pourpre, sable, blonds, gris.

« Évidemment que j'en suis sûre, dit Beanie. C'est un endroit secret. »

Elle l'emmena sur le quai le plus à l'ouest, du niveau bas. Un lieu où se mêlaient les employés qui revenaient du travail, les jeunes mères ramenant leurs poussettes à la maison après leur journée en ville, des adolescents en virée, un vieux couple portant un bouquet de fleurs, et de jeunes immigrés parlant très haut dans leur langue étrangère. Les murs en courbe de la gare étaient couverts de carrelage bleu et blanc qui le fit



penser à un service de porcelaine. Le boucher de sa mère avait les mêmes carrelages dans sa boutique.

Au bout du quai ils trouvèrent une barrière basse avec un avertissement : « *Employés seulement. Passage interdit.* » Beanie enjamba la barrière qui lui arrivait aux cuisses. Il jeta un œil aux gens sur le quai. Personne ne semblait faire attention à eux, et aucun vigile à l'horizon. Il passa lui aussi la barrière, posant une main sur le métal pour éviter tout bruit de ferraille. De l'autre côté, à l'angle du quai, une porte de métal blanc fermée d'un gros verrou. Si un train arrivait en gare, les passagers de la voiture arrière les apercevraient. Elle repoussa rapidement le verrou dans sa glissière et la porte de fer s'ouvrit en grinçant.

« Entre », dit Beanie.

Il plongea dans l'obscurité. Beanie le suivit et referma la porte derrière elle. Elle alluma une petite lampe frontale et la plaça sur ses courts cheveux bruns.

« Prends ça. » Elle lui tendait un petit cylindre épais et noir.



**www.publie.net**

coopérative d'édition numérique